BULLETIN CRITIQUE

Linguistique et philologie

Gerhard MEISER, *Historische Laut- und Formenlehre der lateinischen Sprache* : Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1998, XXX-258 pages.

Au maître comme à son élève, la linguistique latine d'expression française n'offre que des classiques : la *Phonétique* de Max NIEDERMANN et la *Morphologie* d'Alfred ERNOUT, toutes deux remontant au milieu de ce siècle. Plus près de nous, le manuel synthétique de P. MONTEIL laisse avec prudence bien des questions dans l'ombre. Bref, il est à croire que la grammaire comparée n'intéresse plus guère de ce côté-ci du Rhin. Tel n'est visiblement pas le cas en Allemagne, où les étudiants se voient proposer un manuel combinant phonétique et morphologie dans une perspective résolument comparatiste.

On admirera d'abord la composition, qui fait précéder l'exposition du système latin, très classique dans sa succession, de quarante-six pages constituant la principale originalité de l'ouvrage. Le latin y est situé dans une perspective historique, et l'auteur de fournir le texte, accompagné de la version « classique », de dix inscriptions archaïques — parmi lesquelles le *Senatus Consultum de Bacchanalibus* complet ! —, avec un bref commentaire explicatif (p. 3-9). Suit une rapide mise en situation géographique, avec présentation des différentes langues voisines, p. 9-12, puis quatorze pages sur les principes généraux de la linguistique (p. 13-26). Enfin, une présentation globale de l'indo-européen descend jusqu'à l'exposition de paradigmes nominaux dans différentes langues représentatives, tableaux bien dans la tradition allemande, et d'une grande efficacité pédagogique (p. 35-36). Si l'on ajoute à cette copieuse et passionnante entrée en matière onze pages de bibliographie, p. XVII-XXVII, classant thématiquement des ouvrages — parfois très récents — sur la dimension historique du latin, mais aussi sur les autres langues d'Italie ou indo-européennes, ainsi que sur la linguistique générale, on aura une idée de la richesse de ce manuel.

Richesse, mais aussi modernité : bien des explications en effet paraîtront neuves à qui n'a suivi que de loin l'évolution de la grammaire comparée durant ce dernier quart de siècle, et vît sur un fonds constitué des études souvent lumineuses, mais maintenant datées, de BENVENISTE ou MEILLET. Ainsi, entre autres, l'explication du gérondif comme un dérivé en **-dno-* rattaché au type nominal en **-don-* illustré par *cupido* en face de *cupio* (§ 150, 2) ; ainsi aussi, l'explication de la loi de Lachmann par la théorie glottaliste (§ 58, 5)... On abordera d'autres hypothèses avec curiosité, mais aussi une plus grande prudence : ainsi, l'origine périphrastique, selon H. RIX, du « *u/v-* Perfekt », à partir d'un participe parfait, de l'auxiliaire *esse*... et d'une haplologie providentielle (§ 134, 2b).

Quelques problèmes de typographie retiendront l'attention ; on sera arrêté bien peu de temps par la forme *inscece*, pour *insece* attendu deux lignes plus bas dans l'index ; plus inattendue est l'utilisation de signes phonétiques au milieu d'une notation phonologique (§ 60, etc.) ; contestable, le mélange de capitales « épigraphiques » et de découpages morphologiques (par ex. § 135, 1). Malheureux enfin, le choix qui a maintenu, dans l'orthographe des mots vénètes, leur interponction : scrupule

diplomatique qui ne peut qu'apporter la confusion chez l'étudiant non renseigné, alors que celui qui en connaît les règles pourrait fort bien la rétablir pour lui !

Mais il y a plus important : l'absence d'un index des formes non latines. Ce manque est d'autant plus inexplicable que le manuel se situe, nous y avons applaudi, dans une perspective résolument italique, et plus largement, indo-européenne ; les idées exposées, en particulier dans la section morphologique, ont souvent pour elles de s'appuyer sur le témoignage d'autres langues. En se dispensant de ces quelques pages, l'éditeur (on n'ose chercher ailleurs la responsabilité) interdit ainsi que ce livre puisse servir commodément comme point de référence en grammaire comparée, utilisation à laquelle il se prête naturellement par la fraîcheur de ses informations. Le lectorat supposé de latinistes était-il à ce point nombreux qu'on ait dédaigné ainsi d'autres lecteurs ? Certainement, cet ouvrage mérite et trouvera un public plus large, mais savourons pour l'instant en égoïstes l'enrichissement que procure sa fréquentation.

G. BONNET.

Hannah ROSÉN, *Latine loqui. Trends and Directions in the Crystallization of Classical Latin* : München, Wilhelm Fink Verlag, 1999, 224 pages.

Comme l'indique le sous-titre, la fixation du langage littéraire classique est l'objet de ce livre. Mais dès l'avant-propos, l'auteur souligne le caractère non exhaustif de son étude : la description de phénomènes généraux est accompagnée d'études détaillées sur des points précis, parfois très minces, au travers desquelles est mise en lumière une évolution dans l'usage entre la période archaïque et la littérature des temps cicéroniens.

Après un cadrage historique et méthodologique sur la langue classique, quatre longs chapitres, p. 41-173, constituent le principal de l'ouvrage. Ils regroupent thématiquement différents aspects morphologiques et lexicaux, morphosyntaxiques, syntagmatiques, et enfin, de structuration énonciative ; au sein de ces ensembles sont plus spécialement étudiés, pour le premier chapitre, la concurrence *pulcher-bellus-formosus*, les formations d'adverbes de manière et de substantifs déverbaux, la coexistence archaïque entre les désinences de 3e sg *-t* et *-d* ; dans le second, les périphrases verbales du type *gaudium habere, in gaudio esse, gaudio esse, gaudium est*, la progression du participe présent dans les ablatifs absolus, le développement des tours au passif, la concurrence cas-prépositions ; pour le quatrième enfin le relatif de liaison. Cette énumération en dit assez sur la richesse du contenu, auquel on se devrait d'ajouter les développements que l'auteur ne présente pas comme spécialement détaillés, mais dont la sûreté le dispute à la précision, ainsi pour les « participes » en *-bundus*, p. 101-104. Une section conclusive introduit les acteurs ultérieurs de l'évolution : simplification, régularisation, lexicalisation, et l'étude spéciale des expressions du type *leuior pluma-leuior quam pluma*, non sans avoir rapidement et savamment abordé l'exploitation littéraire de la concurrence des deux désinences de 3e pl. du parfait.

À la lecture — le ton et l'intérêt ont vite fait d'entraîner — l'alternance entre la description de tendances lourdes et la discussion minutieuse de certains points, parfois statistiques à l'appui, nous fait véritablement entrer dans l'intimité d'une langue littéraire en cours d'élaboration. De fait, c'était manifestement la visée de Mme ROSÉN. Pas d'outillage théorique préétabli pour la lecture des faits, mais l'observation des pratiques d'auteurs ou de lapicides et leurs commentaires. L'apport des analyses linguistiques modernes n'est certes pas perdu de vue ; mais, réservé généralement à des notes nombreuses et précises, où l'on trouve les renvois à une

bibliographie impeccable, p. 199-213, il ne vient pas interrompre l'analyse appelée par l'exposition des faits : c'est beaucoup de science dans un simple appareil.

M^me^ ROSÉN a réussi le tour de force d'entraîner le lecteur dans la vie intime du latin, non pas celle, abstraite, que nous détaillent les grammaires historiques manipulant un corpus de références, mais plutôt telle qu'un Latin cultivé pouvait la percevoir. Séduit par le ton, convaincu par les résultats, le lecteur se prendra à regretter la limitation à certains points. Mais la force de ce livre ne réside-t-elle pas aussi dans le rapport de prédilection que l'auteur entretient avec certaines questions, qu'il a justement traitées ici ? M^me^ ROSÉN a certainement choisi de s'arrêter aux éléments les plus significatifs, et l'on peut penser qu'une étude systématique aurait affadi la perception qu'on y acquiert du mouvement de la langue. Si donc une limitation apparaît rétrospectivement comme nécessaire, le prix à payer est bien modique pour un si grand et agréable profit.

G. BONNET.

Edward COURTNEY, *Archaic Latin Prose*, American Philological Association-American Classical Studies, éd. H. Yunis, n° 42 : Atlanta, Georgia, Scholars Press, 1999, 164 pages.

La *Préface* de ce livre donne l'exacte mesure de la matière traitée. L'idée principale que E. COURTNEY défend est que les traits majeurs de la prose latine classique trouvent leur fondement dans le style même de la prose archaïque. Les textes qui servent de preuve à sa démonstration tout à la fois linguistique et stylistique s'échelonnent entre 450 et 100 av. J.-C. L'importance qui est plus précisément encore accordée au style conduit à un corpus textuel différent de celui de l'édition des *Textes archaïques* de A. ERNOUT. Ce livre, d'une manière plus générale, rassemble des textes de niveaux génériques différenciés et établis autant que commentés à partir des meilleures éditions et des travaux les plus récents. La bibliographie qui est à l'entrée même de l'ouvrage et qui reçoit des compléments spéciaux au début de chaque section en est une preuve supplémentaire. Dans l'introduction, l'auteur s'emploie par ailleurs à faire le point sur quelques principes linguistiques et pragmatiques modernes, voire à en remettre en cause le bien-fondé. Ainsi, à propos de la disjonction, le terme d'emphase est préféré au concept de Focus; le principe de la tmèse est discuté en fonction d'étapes synchroniques; l'absence de sujet grammatical spécifié est donné comme un trait moins encore du langage juridique ou religieux que d'un style du *genus humile*. Conjointement les effets contrastifs, les procédés de mise en relief, un ordre inhabituel des mots ont une valeur de spécification qui n'implique pas systématiquement un travail artistique. Enfin certaines caractéristiques archaïques (groupe binaire asyndétique, synonymie) sont considérées comme des faits d'oralité; l'usage de démonstratifs ou de particules temporelles est analysé par rapport à un mode d'expression narratif. Aussi existe-t-il une forme de *carmen necessarium*, dont les *XII Tables* sont une bonne illustration (p. 9).

Neuf chapitres successifs présentent un choix de textes techniques, relevant d'un mode d'expression donné et accompagnés de notes commentées. Ils se répartissent de la manière suivante : 1) Les *XII Tables* (p. 13-26); 2) Ennius, *Evhémère* (p. 26-39); 3) M. Porcius Caton (p. 41-91) avec des extraits du *De Agricultura* et des *Origines* (discours); 4) Décrets sénatoriaux (p. 93-102); 5) Serments militaires (p. 103-105); 6) Textes religieux (p. 107-118); 7) Orateurs (p. 119-134), soit Scipion Émilien, C. Sempronius Gracchus; 8) La 'lettre de Cornélie' (p. 135-139); 9) Historiens (p. 141-152), soit L. Calpurnius Pison, C. Claudius Quadrigarius, cha-

cun comparé à Tite-Live. Enfin en appendice (p. 153-155) sont cités, comme exemplaires du style narratif, deux extraits de Plaute, *Ménechmes*, 57-67 et *Miles Gloriosus*, 104-142. Le livre s'achève sur trois *indices*, le premier de grammaire et de style, le second de mots latins et d'expression, le dernier de thèmes et notions.

Jacqueline DANGEL.

André LANLY, *Deux problèmes de linguistique française et romane* : Paris, Champion, 1996, 54 pages.

A. LANLY appartient à la catégorie des médiévistes qui tiennent grand compte du latin dans l'explication des faits romans et résistent au courant synchroniste et théorisant qu'a favorisé, sinon imposé, R.-L. WAGNER. Les deux parties de ce bref ouvrage sont indiquées dans le sous-titre ; elles développent deux articles anciens.

I. Le conditionnel en *-rais* (et le futur en *-rai*). A. LANLY refuse la périphrase *cantare habebam* qui n'est pas attestée en latin et dont la valeur modale est problématique ; en outre il tire le futur du conditionnel. Son argument essentiel est que l'imparfait du subjonctif latin, qui survit d'ailleurs dans une partie du sarde, ne pouvait pas disparaître tant il était usuel et pratique. On peut en douter, car la diachronie réserve des surprises ; en tout cas sa place semble bien avoir été prise par le plus-que-parfait (comme au passif où la forme en *-r* a été remplacée par le parfait). D'autre part le « renforcement » de *-rem* en **-ream*, au III^e^ siècle, est difficile à accepter, puisque si l'emploi périphrastique est commun avec un infinitif, il ne se justifie pas après une désinence personnelle (le prototype théorique semble bien venir de *cantare habebam* refusé par l'auteur). Il faut donc renoncer à l'hypothèse de *irem* tenu pour responsable de *j'irais* (il est vrai que l'infinitif français est *aller*, mais *ire* se maintient très bien ailleurs) ; l'idée à retenir est que l'imparfait du subjonctif a été beaucoup plus vivace qu'on ne le croit.

II. Le verbe aller et ses frères romans. L'auteur respecte le principe posé par CORNU en 1875 (dans *Romania*) : malgré leur bigarrure, tous les verbes romans supplétifs de *ire* et *uadere* ont une même origine — prouvée par le parallélisme de leur distribution — mais les étymologies ont proliféré : **ambitare* et *adnare* (pour ne rien dire d'un dérivé de *ala* « aile ») sont ici rejetés pour des raisons évidentes, l'un étant inexistant, l'autre impossible sémantiquement. L'élu est *aditare* (déjà DIEZ), un hapax d'Ennius, *Trag.* 394, *ad eum aditauere* « ils allèrent le solliciter sans relâche », glosé par Diomède, *GL* 1, 345, 2, ce qui montre qu'il n'est pas usuel... Assurément les évolutions supposées ne sont pas impossibles : **adidare*, **addare*, **andare*, **anare*. *Aller*, en revanche, est retiré à *ambulare*, à cause du sens (« marcher ») et de la phonétique (commandement militaire *ambula* > **alla* !) ; c'est trop sévère, d'autant que *alare* est attesté dans le *Glossaire alphabétique* de Reichenau quatre fois (1144a, 1578a, 1609a, 1610a) et que le sens d' « aller » se développe à l'époque tardive. Au reste, pourquoi refuser l'action du commandement militaire à *ambulare*, pour l'accorder à *aditare* (p. 34, sur *andare*) ? Si l'on ne groupe plus les deux séries, *andare* reste en l'air ; si on tranche en faveur de *ambulare*, on doit recourir à des expédients phonétiques, en faisant intervenir la fréquence, l'expressivité et l'interjection *anda*, ancien impératif et base d'un paradigme. Les difficultés sont énormes, on le voit. Même si l'on n'est pas convaincu après la lecture de ces pages alertes et originales, les questions essentielles ont été bien posées et le bénéfice est grand.

P. FLOBERT.

Conceptions latines du sens et de la signification, actes du colloque du Centre Alfred Ernout, Université de Paris IV, 4, 5 et 6 juin 1996. Textes réunis par Marc BARATIN et Claude MOUSSY, *Lingua Latina* 5. Recherches linguistiques du Centre Alfred Ernout : Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1999, 305 pages.

L'activité de recherche du Centre Ernout ne se dément pas : nous en trouvons ici l'illustration, pour notre plus grand profit. Les contributions sont, comme à l'habitude, regroupées thématiquement. Après une introduction terminologique de Cl. MOUSSY : « Les vocables latins servant à désigner le sens et la signification », et J.-P. BRACHET : « Réflexions sur l'évolution sémantique de *significare* », la première section est centrée sur des **précurseurs** de la réflexion linguistique proprement latine : l'héritage grec d'abord (G. CALBOLI, « Linguistique et rhétorique : le changement contrôlé du sens »), Varron naturellement, avec les contributions de P. FLOBERT : « La place du signifié dans les étymologies de Varron », et S. ROESCH : « Les rapports de *res* et *uerbum* dans le *De lingua Latina* de Varron », Cicéron philosophe (E. GAVOILLE, « Sens et définition chez Cicéron ») et Quintilien (une des dernières interventions publiques de la regrettée Françoise DESBORDES : « Le propre et l'impropre de Quintilien »). Sont ensuite abordés, comme on pouvait s'en douter, les **grammairiens**, avec six contributions : Fr. BIVILLE (« Son et sens »), M. BARATIN (« Remarques sur *l'absence de signification* chez les grammairiens latins »), C. KIRCHER (« Le paramètre sémantique dans l'analyse des dérivés chez Priscien ») et J. DANGEL (« Accius chez les grammairiens latins : fragments et seuil minimal du sens ») ; l'étrange catégorie sémantique des *nomina relatiua* a été quant à elle l'objet de deux analyses : « Les noms *ad aliquid* et *aliquid qualiter* chez les grammairiens latins », panorama brossé par P. SWIGGERS et A. WOUTERS, et « *Nomina relatiua* (termes complémentaires) chez les grammairiens latins », étude d'extension par B. GARCÍA-HERNANDEZ. Vient alors la langue des **juristes**, avec M. DUCOS : « Interprétation du droit et sémantique chez les juristes augustéens », et D. CONSO : « La réflexion des jurisconsultes romains sur le sens et la signification », et enfin celle de l'**exégèse biblique**, avec B. BUREAU : « *Littera* : 'sens' et 'signification' chez Ambroise, Augustin et Cassiodore », et B. COLOT : « Analyse du sens et discours chrétien chez les auteurs latins du IV^e^ siècle ». Pour faire bonne mesure, des analyses sémantiques **modernes** complètent cette riche collection : J. KANY-TURPIN : « Fonction de la vérité dans un énoncé augural : le paradoxe du menteur Ateius Capito », F. GAIDE : « À propos du sens des dérivés : ambiguïtés, jeux de mots, préciosité », M. CRAMPON : « *Callum, calleo, callidus*. Sens et signe chez Plaute », J.-F. THOMAS : « *Gloria* et *ornamentum* : sens ou signification ? ».

On notera l'orientation prise par ces contributions, et que traduit leur classement, vers les langues spécialisées que sont celles de la grammaire, du droit et de l'exégèse biblique : beau reflet de cet esprit latin qu'on a dit essentiellement pratique et si peu spéculatif (!), que de telles applications techniques de réflexions plus générales.

G. BONNET.

Andrea NUTI, *Ludus e iocus. Percorsi di ludicità nella lingua latina*, Fondazione Benetton, Studi Ricerche : Treviso/Roma, Viella, 1998, 231 pages.

Dans cet ouvrage, A. NUTI s'est proposé d'étudier l'histoire des termes *ludus* et *iocus* au cours de la latinité. Cette étude s'étend aux composés et dérivés (verbaux et nominaux) des deux substantifs. Un grand nombre de textes allant de

l'époque archaïque jusqu'à la latinité tardive sont cités et étudiés (voir la liste des passages cités dans l'index des p. 119-123). Une attention toute particulière est acccordée, avec juste raison, à Plaute et à Térence auxquels sont consacrés, pour l'essentiel, les trois premiers chapitres. L'analyse des textes y est menée avec soin de façon à dégager les sens de chacun des termes, mais l'auteur ne paraît pas se préoccuper de distinguer ce qui est véritable sens d'un mot et ce qui est simple acception ou emploi (pour reprendre les distinctions proposées, par exemple, par Fr. RASTIER dont l'auteur semble ignorer les travaux). Dans le chapitre 4, consacré à une analyse sémantique de *ludus* et de *iocus* à l'époque archaïque, l'auteur paraît vouloir concilier les principes de l'analyse componentielle et ceux de la théorie du prototype. Pour compararer *ludus* et *iocus*, il distingue 19 « traits », qui sont souvent très généraux et dont beaucoup ne sont pas vraiment de nature sémantique (ils ne servent pas à analyser le signifié). Quant à la théorie du prototype, qui a connu un certain succès en linguistique, elle est sans doute plus fructueuse dans d'autres domaines que dans celui de la sémantique (peut-elle servir avec profit à la description des évolutions sémantiques ?). Les chapitres suivants, où sont cités des auteurs d'époques très diverses, traitent d'emplois plus particuliers des deux mots, comme celui de *ludus* pour désigner l' « école » ou l' « exercice », l' « apprentissage », ou l'utilisation de *ludus* et de *iocus* pour dénommer certaines productions poétiques conçues comme « divertissements », ou encore les emplois de *ludus* et de *ludere* dans des contextes érotiques. Dans la conclusion, l'auteur propose d'intéressants rapprochements avec des termes désignant le « jeu » dans diverses langues et il s'efforce d'expliquer pourquoi *iocus* qui à l'origine s'appliquait seulement au « jeu en paroles » a fini par supplanter *ludus* qui possédait une riche polysémie. Il fait appel avec raison à des facteurs d'ordre socio-culturel; ses observations d'ordre linguistique sont moins convaincantes.

Claude MOUSSY.

Sandro BOLDRINI, *Prosodie und Metrik der Römer*: Stuttgart-Leipzig, Teubner, 1999, 183 pages.

Si l'on veut d'un mot définir ce traité de métrique, on dira qu'il est une forme de version moderne et actualisée de ceux, toujours excellents, de H. DREXLER, *Einführung in die römische Metrik*, Darmstadt, 1967 (1993[5]) ou encore de F. CRUSIUS-H. RUBENBAUER, *Römische Metrik*, Munich, 1992[8]. La bibliographie en est une parfaite illustration, même si elle reste très sélective, renvoyant, pour plus amples informations, à F. CUPAIUOLO, *Bibliografia della metrica latina*, Naples, 1995. Le plan est le même que celui de ses prédécesseurs. Seuls les titres changent et sont plus détaillés : 1) Langue et poétique (quantité vocalique, syllabique et métrique; lecture métrique et ictus; couples de brèves et longues). 2) Prosodie archaïque et classique, incluant notamment l'abrègement iambique, les règles *muta cum liquida* et *uocalis ante uocalem*, la synizèse, la synalèphe, l'hiatus, le traitement des monosyllabes et polysyllabes. 3) Métrique. Cette troisième partie constitue à vrai dire l'essentiel de l'ouvrage (p. 69-162). Après quelques rappels de lois métriques relatives à la versification du théâtre républicain (Ritschl; Hermann-Lachmann; Fraenkel-Thierfelder-Skutch; points de Jacobsohn), chaque type métrique reçoit son descriptif, comme dans tout traité classique. L'ordre suivi se présente ainsi : saturnien (p. 86-98); vers iambiques (p. 99-109); vers trochaïques (p. 111-116); vers anapestiques (p. 118-122); vers crétiques (p. 124-126); bacchées (p. 128-132); reizaniens (p. 133-134); ioniques (p. 135-137); vers éoliens (p. 139-153); strophes éoliennes (p. 154-156); distiques, strophes et vers asynartètes (p. 156). La briè-

veté des sections suffit à montrer que ce travail se présente comme un manuel et non comme une réflexion théorique ou une synthèse de problèmes techniques délicats. Ce type d'ouvrage est toujours utile.

Jacqueline DANGEL.

Mario DE NONNO-Giovanni POLARA-Cesare QUESTA, *Sui cantica di Plauto*, éd. Renato RAFFAELLI, Commune di Sarsina, 1997, 32 pages.

Ce fascicule est le compte rendu intégral d'une cérémonie donnée en l'honneur de Cesare QUESTA et de son ouvrage *Titi Macci Plauti Cantica*, Urbino, 1995, le 4 mai 1996 à Sarsina. Outre les textes des discours officiels, on trouvera ceux des deux hommages rendus à l'auteur et de la réponse de celui-ci. Les deux premières interventions sont relatives à la lecture métrique que fit C. QUESTA de deux *cantica* à rythmes changeants, celui des *Bacchides* (612-670) et celui du *Pseudolus* (133-264). Si elles louent, l'une et l'autre, comme il convient, les qualités philologiques et scientifiques de ce grand métricien qui, s'appuyant sur la colométrie du *Palimpseste Ambrosianus*, a procédé à une reconstruction métrique savante et solide, elles montrent plus précisément encore jusqu'à quel point le contexte et une analyse stylistique donnent raison à la lecture de ce savant. Certes, dans sa réponse, C. QUESTA insiste sur le fait que la stylistique n'a jamais été sa préoccupation première et ne doit jamais l'être dans un travail de cette nature. Il reste que son œuvre trouve dans ces arguments donnés 'après coup' une résonance précieuse, qui montre à quel point ce grand œuvre, exposé déjà partiellement dans *Numeri innumeri*, a su retrouver une vérité antique qui paraissait perdue.

Jacqueline DANGEL.

Alfonso TRAINA, *Forma e suono da Plauto a Pascoli. Nuova edizione rielaborata, accresciuta e aggiornata* : Bologne, Pàtron, 1999, 223 pages.

Comme le précise le sous-titre, ce livre est une réédition, la troisième, du premier ouvrage de la série *Forma e Suono*, I, datant de 1977. Il n'en est pourtant pas une reproduction exacte : la bibliographie et les notes ont été remaniées et mises à jour; des additions de travaux ultérieurs ont été apportées. Restent ainsi conformes à l'édition originale, actualisée, les chapitres suivants : Prolégomènes à 'Forme et son' (p. 11-17); 'Forme et son' (p. 19-53); 'Les récurrences phoniques et leurs incidences sur la langue de Plaute' (p. 55-104); 'L'alternance *-end-* / *-und-* dans les gérondifs de Térence' (p. 129-156). Font l'objet d'insertions extraites d'autres volumes de la série : 'Epilégomène à Forme et son' (p. 105-125), réflexion publiée dans le tome III de 1989; 'Appendice II : extraits de récensions' (p. 156-164). Les références bibliographiques qui accompagnaient chaque chapitre ont été regroupées d'une manière synthétique et complétées (p. 165-194). Il en va de même pour les *indices* : un *index locorum* (p. 197-200) a été détaché de l'*index nominum* original , l'*index nominum* a été revu et actualisé (p. 201-208); l'*index rerum* a été enrichi (p. 209-213), comme l'a été l'*index uerborum latinorum* (p. 215-221). Enfin on trouvera un *index uerborum Italicorum*. L'ensemble ainsi augmenté, revu et mis à jour montre une belle unité. On a plaisir à relire cette nouvelle 'forme', capable, dans ce nouveau contexte, d'une 'résonance' nouvelle et d'interprétations neuves.

Jacqueline DANGEL.